

Humbert JACOMET

LE MONT-SAINT-ADRIEN (GUIPUZCOA) ET LE PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES

*« Nous avons cheminé longtemps
Dans les montagnes de Biscaye,
Cheminaut toujours rudement
Par le pays en droite voie
Jusqu'au Mont Saint-Adrien »*

Il n'est pas question dans cette brève note d'« inventorier » un nouvel itinéraire de Saint-Jacques ou d'établir scientifiquement l'assiette d'un chemin abandonné, mais plutôt d'évoquer une « singularité merveilleuse » de la route qui unissait jadis Burgos à Bayonne à travers les Provinces Basques. Il s'agit du grand chemin de Castille à la France qu'empruntèrent souvent les voyageurs des Temps Modernes (XVI^e-XVII^e siècles) et parmi eux les pèlerins de « *Monsieur saint Jacques en Galice*. »

Vivant écho de la tradition, les chansons n'omettent pas de lui consacrer un couplet : Mont-Saint-Adrien est à Biscaye et Guipúzcoa ce que Roncevaux est à la Navarre, avec un caractère de grandeur sauvage qui l'apparente aux « horribles solitudes » de Monte Irago dans le León.

Ce n'est pas sans éprouver un certain effroi que l'on voit soudain, au terme d'une montée harassante, se dresser l'éclatante falaise calcaire qui ferme l'horizon et interdit le passage. Car ici, nul géant n'a osé frapper le roc de son épée pour ouvrir la brèche salutaire. Mais que paraisse un rayon de soleil, aussitôt la frayeur se dissipe :

*Quand nous fîmes à la montagne
Saint Adrien,
Un reste de vin de Champagne
Nous fit du bien
Nous avions souffert la chaleur
Dans le voyage ;
Nous fortifiâmes notre cœur
Pour ce pèlerinage.*

Dès la Basse Antiquité, le « *Saltus Vasconum* » qui hérissé ses crêtes brumeuses au nord de la Voie d'Aquitaine d'Iruña (Vitoria) à Pampelune avait la réputation d'une région impénétrable. Aussi était-il naturel que les premiers pèlerins entrassent en Espagne par les Ports de Cize, fréquentés et humanisés de longue date, pour gagner la riante vallée de l'Ebre à Logroño.

Cependant l'extension de l'hégémonie politique de la Castille et les relations multipliées avec la Guyenne et le royaume des Lys qui en découlèrent, conféra bientôt aux sentiers de montage qui traversent l'Alava et le Guipúzcoa, une importance à la fois stratégique et commerciale. Au seuil des Temps Modernes, ils offrent à la Castille un accès fort praticable sinon carrossable, aux divers voyageurs et pèlerins qui abordent l'Espagne par le Grand Chemin de Bordeaux et des Landes. ⁽¹⁾

*Etant arrivés à Bayonne,
Loin du pays,
Nous changeâmes tous en doublons
Nos beaux louis,
Devant d'abord nous engager
Dans la Biscaye :
C'est un pays rude à passer,
D'un différent langage.*

C'est cet itinéraire que porte l'« affiche » du « *Chemin de Monsieur Saint Jacques en Galice* » imprimée à Paris en 1621 par Jean Le Clerc, à la Salamandre royale. Le Routier parisien de 1535 en fait état. Le livre de la Confrérie de Senlis, en 1690, dans son « *Guide qu'il faut tenir pour aller au voyage de Saint Jacques en Galice* » recommande ce même chemin ; en voici les principales étapes, « d'Irun à San Domingo », avec le nombre de lieues qu'il faut compter « de ville en ville » :

Le chemin de monsieur

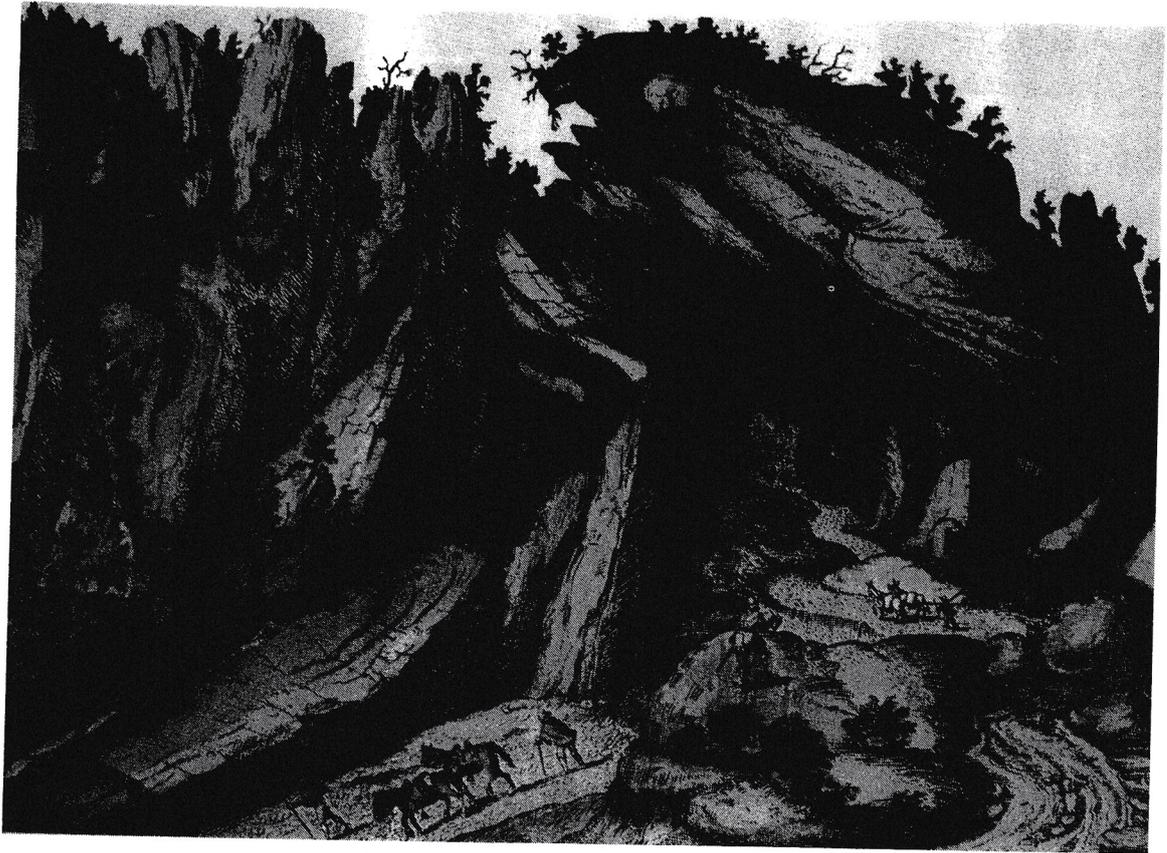
sainct Iacques en Galice, dict Compotel, & combien il y a
de lieues de ville en ville, à partir de la ville de Paris.

D E Paris au Bourg la Royné. ij. l.	Du Murel au Pontel. ii. l.	de sainct Sagon, à Brisanne. ii. l.
Du Bourg la Royné, à Long-jumeau. iij. l.	du Pontel, à l'Herbe Famée. ii. l.	de Brisanne, à Bourgue. i. l.
De Long-jumeau, à Mont-lechery. ij. l.	de l'Herbe Famée, à l'Hospital sainct rhoine. ii. l.	de Bourgue, à Religoux. ii. l.
De Mont-lechery, à Chastres. ii. l.	de l'Hospital S. Anthoine, à la Ferme. ii. l.	de Religoux, à la Moyfelle. iiii. l.
De Chastres, à Estreçy le Larron. iiii. l.	de la Ferme, à l'Esperon. i. l.	de la Moyfelle, à Lyon. iiii. l.
D'estreçy, à Estampes. ii. l.		de Lyon, à sainct Michel. ii. l.
D'Estampes, à Mont-neruille. iiii. l.	<i>Notez qu'à l'Esperon, qui veut tirer à Navarre, faut prendre à main senestre, & de la passer par la Bisquaye.</i>	de sainct Michel, à Fontaines. ii. l.
De Mont-neruille, à Angeuille la gaste. ii. l.		de Fontaines, au pont de Laigue. ii. l.
D'Angeuille la gaste, à Engeruille. ii. l.		du Pont de Laigue, à Estorgues. ii. l.
D'Engeruille, à Toury. iiii. l.		d'Estorgues à l'Hospital saincte Catherine. iiii. l.
De Toury, à Artenay. iiii. l.	de l'Esperon, à Chastel. ii. l.	de l'Hospital, au Raneul. iiii. l.
D'Artenay, à l'Engenerie. ii. l.	de Chastel, à Mathicque. ii. l.	du Raneul, à Ville-Neufue. iiii. l.
De l'Engenerie, à Sercottes. i. l.	de Mathicque, à sainct Vincent. iiii. l.	de Ville-Neufue, à Moulins. ii. l.
De Sercottes, à Orleans. iiii. l.	de sainct Vincent, à Hondres. iiii. l.	de Moulins, à Quaux. i. l.
D'Orleans, à nostre Dame de Clery. iiii. l.	de Hondres, à Bayonne. ii. l.	De Quaux, à Ponts Ferat. i. l.
De Clery, à S. Laurens des eaux. iiii. l.	de Bayonne, à sainct Iean de Lut. v. l.	
De S. Laurens des eaux, à Blois. viii. l.	de sainct Iean de Lut, à saincte Marie de Hurin. ii. l.	<i>Notez qu'icy est rentrée du pays de Galice, & la fin du pays d'Espagne, & des bons vins.</i>
De Blois, à Chaumont. vii. l.		
De Chaumont, à Amboise. iiii. l.	<i>Notez que c'est la fin du Royaume de France à ruisiere qui est deçà Ladite nostre Dame de Hurin, pres Font-Arabie.</i>	De Ponts Ferat, à Pauc. iiii. l.
D'Amboise, à Tours. vii. l.		De Pauc, à Ville-Franque. ii. l.
<i>Ville & Chasteau.</i>		De Ville-Franque, à Fumeterre. ii. l.
De Tours, à Monbasson. iiii. l.		De Fumeterre, à l'Hospital de la Côtresse. ii. l.
<i>De Monbasson, à saincte Catherine de Fierbois.</i>	de saincte Marie de Hurin, à Arnany. ii. l.	De l'Hospital de la Côtresse, à Tricastel. iiii. l.
De saincte Catherine, à saincte Maure. i. l.	d'Arnany, à Ville-Neufue. ii. l.	De Tricastel, à Ville-Misere. iiii. l.
De saincte Maure, au Port de Pille. iiii. l.	de Ville-Neufue, à Tholoufette. ii. l.	De Ville-Misere, à Ponts-Marin. iiii. l.
Du Port de Pille, aux hommes S. Martin. i. l.	de Tholoufette, à Ville-Franque. iiii. l.	De Ponts-Marin, à S. Iame le vieil. iiii. l.
Des hommes S. Martin, à Ingrande. iiii. l.	de Ville-Franque, à Segure. ii. l.	De saincte Iame, à S. Iulian. ii. l.
D'Ingrande, à Chastelerault. ii. l.	de Segure, au mont sainct Adrien. ii. l.	De sainct Iulian, à Chanleurier. iiii. l.
De Chastelerault, à la Tricherie. ii. l.	<i>Qui est assez haut, & passez parmy le tron de sainct Adrien à Soldodon.</i>	De Chanleurier, à Arseroufe, dit Ville-Neufue. iiii. l.
De la Tricherie, à Poictiers. iiii. l.	de Soldodon, à Saluatiere. ii. l.	De Ville-Neufue, à Ville-Brulée. ii. l.
De Poictiers, à Lusignen. iiii. l.	de Saluatiere, à Victoire. iiii. l.	De Ville-Brulée, à Ville-Rouge. iiii. l.
De Lusignen, au Chenay. iiii. l.	de Victoire, à Peuple. iiii. l.	De Ville-Rouge, à sainct Mont-joye. ii. l.
Du Chenay, à Melle. iiii. l.	de Peuple, à Murande. iiii. l.	De sainct Mon-joye, à Monseigneur sainct Iacques vne grande lieue, comme de Paris à sainct Denys en France. iiii. l.
De Melle, à Ville-Dieu. iiii. l.	de Murande, à Peucorbe. iiii. l.	
De Ville-Dieu, à Elconniau. v. l.	de Peucorbe, à Verbiefque. i. l.	
D'Elconniau, à S. Eutrope de Saincte. iiii. l.	de Verbiefque, à Castille. i. l.	
De S. Eutrope, à Ponts. iiii. l.	de Castille, à Monasterio. i. l.	
De Ponts, à Plassa. ii. l.	de Monasterio, à Borges. v. l.	
De Plassa, à Mirrembeau. ii. l.	de Borges, à Tardaiges. ii. l.	
De Mirrembeau, à Torliers. iiii. l.	de Tardaiges, à doruilles. ii. l.	
De Torliers, à Blaye. iiii. l.	de doruilles, à Fontaines. ii. l.	
<i>De Blaye, passe sur la Gironde pour aller à Bordeaux, qui dure huit lieues. Somme de Paris à Bordeaux, il y a six vingts seize grandes lieues.</i>	de Fontaines, à quatre Souris. ii. l.	
	de quatre Souris, à Ponterosé. iiii. l.	
	de Ponterosé, à Boseuille. ii. l.	
	de Boseuille, à Formende. i. l.	
	de Formende, à la Rauanerie. i. l.	
De Bordeaux au petit Bordeaux. ii. l.	de la Rauanerie, à Population. ii. l.	
Du petit Bordeaux, à l'Hospital. iiii. l.	de Population, à Carion. ii. l.	
De l'Hospital, à la Tricherie. ii. l.	de Carion, à Cafedille. iiii. l.	
De la Tricherie, au Murel. ii. l.	de Cafedille, à sainct Sagon. iiii. l.	

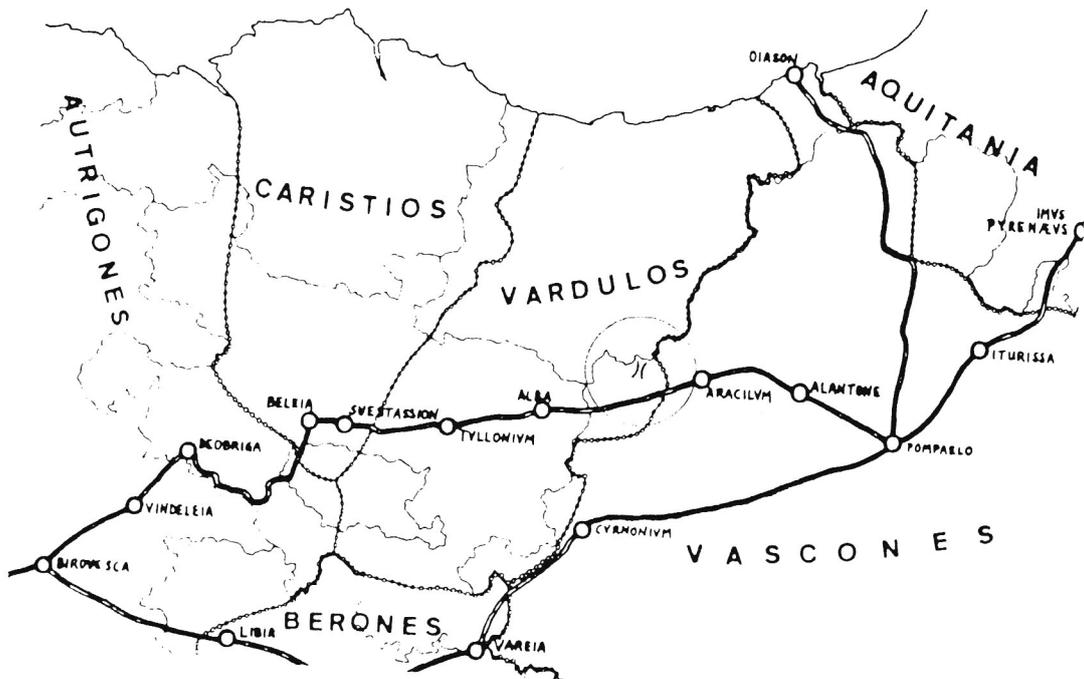


A PARIS,
Chez JEAN LE CLERC, rue S. Iean de
Latran, à la Salemandre Royale.

«... qui veut tirer à Navarre, faut prendre à main senestre...»
mais Jean Le Clerc indique l'itinéraire par Bayonne et le fameux Mont Saint-Adrien.



*Le Mont Saint-Adrien,
d'après une gravure de Braun (1567) de la Descriptio Orbis Terrarum.*



<i>Sainte-Marie-de-Hurin</i> : I l.	Irún
<i>Arnani</i> : II l.	Hernani
<i>ou par Rinterie</i> : II l.	Renteria
<i>Saint-Sébastien, V</i>	
<i>port de mer</i> : I l.	Saint-Sébastien
<i>Toulouzette V</i> : II l.	Tolosa
<i>Alegrie</i> : I l.	Alegria de Oria
<i>Ville Franc</i>	<i>Villafranca</i>
<i>en Bisquaye</i> : II l.	de Guipúzcoa
<i>Segure</i> : III l.	Segura
<i>Segame au pied de la montagne</i>	
<i>de Saint-Adrian</i> : II l.	

C'est, à peu de chose près, le tracé de la grande artère N.1. Paris-Madrid, dont se détache la petite route qui conduit de Segura à Cegama. Mais ici la topographie commande. Un formidable obstacle orographique contraint le chemin de fer et, à un moindre degré, la route, à chercher une issue commune vers Alsasua par le col d'Etxegarate (684 m) au prix d'un notable détour, tandis que l'ancien chemin file en droite ligne vers Salvatierra sans craindre ni la montagne ni l'épaisse sylve qui en dérober les précipices.

Parvenu à Cegama (340 m), environné de tous côtés par la montagne, le voyageur se trouve aux confins du Guipúzcoa, de la Navarre et de l'Alava. La géographie et l'histoire se sont donné rendez-vous au bord du chemin, en ces parages incertains. De même, à Aubrac, la croix des Trois Evêques marque la rencontre de trois diocèses, trois provinces de l'ancienne France : Rouergue, Auvergne et Gévaudan. Au couchant, les escarpements de la *Sierra* de Aitzkorri culminent à 1544 m d'altitude au pic d'Aketegi : la plus haute cime du pays basque à l'ouest des Pyrénées. Comme une immense vague pétrifiée dans son élan, cette crête acérée surplombe de 1 200 m la vallée où chante le *rio* Oria, à la suite duquel le chemin semble s'être étourdiment engagé.

Cependant, il s'écarte résolument de la gorge et entreprend de gravir la pente, à flanc de coteau, gardant toujours la même direction Sud-Ouest. Cette rude ascension qui expose le voyageur aux ardeurs du soleil comme aux rigueurs des intempéries, soumet ce versant à l'action conjuguée du ruissellement et de l'érosion. Quittant la gangue d'asphalte qui l'emprisonnait, le chemin s'est mué en une puissante chaussée armée d'un hérisson de pierre. Guidé par un instinct infailible, il va chercher un ensellement qui sépare le massif d'Aitz-

korri des hauteurs de l'Aratz que la petite route franchit plus bas à Otzaurte (650 m) avant de rejoindre la N.1. au pied du vigilant piton de Gazteluberri.

A mesure qu'on prend de l'altitude, un immense horizon de collines se découvre au levant. Peu à peu, le paysage s'anime et s'éclaire. Aux pentes boisées succède la clairière des pâturages. Le tintement rassurant des sonnailles égrène sa mélodie. Le toit rouge d'une bergerie pointe droit devant, accosté d'une modeste chapelle au détour d'un lacet : *Santi-Espiritu* (960 m). Un refuge se devine en contrebas. Le moment est venu de souffler, croit-on, quand tout à coup surgit, tapie au-dessus de l'abîme, la falaise trouée d'une énorme béance, œil cyclope, aveugle et ténébreux, où se perd le regard. Après s'être attardée à serpenter au milieu de rochers d'où l'eau sourd en abondance, la rampe du chemin se redresse et grimpe prestement jusqu'à la bouche de la caverne. Un mur en cerne l'accès. Seule debout, haute et étroite, une arche de pierre livre le passage au milieu des éboulis.

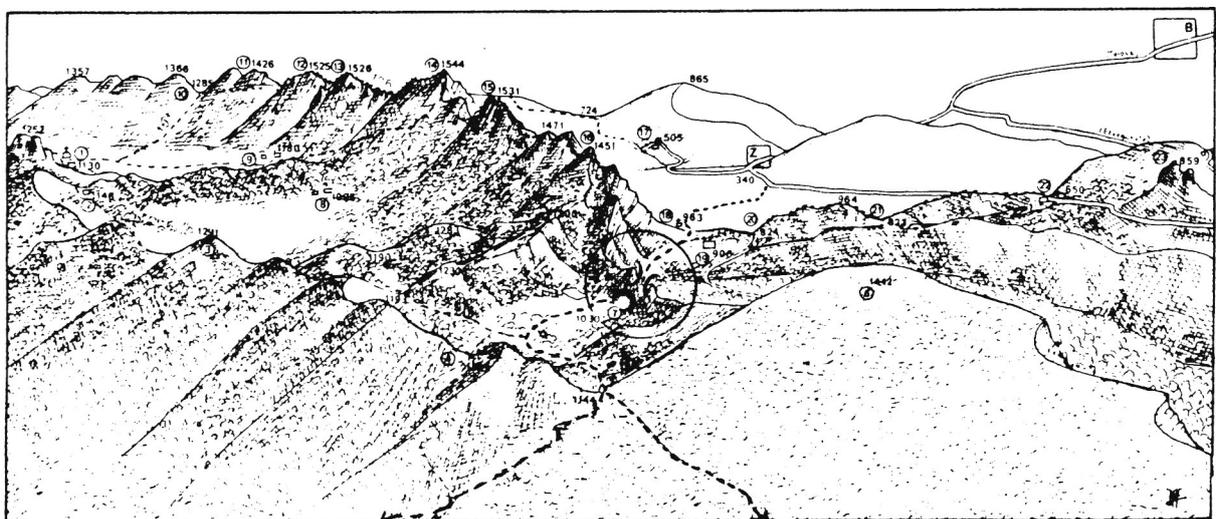
Le voyageur se découvre sous la voûte d'une vaste grotte dont les parois festonnées se resserrent comme autant de diaphragmes autour de l'humble chapelle de l'Ermitage Saint-Adrien. Un peu au-delà, une lueur vaporeuse et diffuse fait luire l'humidité du roc ; car laissant la chapelle sur le côté, le pavé serré de la voie s'enfonce dans les profondeurs de cette sorte de « gueule de loup », pour émerger, par un brusque coude, en pleine lumière, au milieu d'une doline hérissée de roches hachées, découpées en dents de scie. Bientôt la stupeur le dispute à l'inquiétude : toute trace du chemin a disparu comme par enchantement. La forêt un instant contenue, la roche par miracle forée, semblent devenir plus oppressantes. Mais, les dalles du chemin, retrouvées, assemblées comme une digue, invitent à poursuivre l'ascension sous un berceau de hêtres nouveaux. Elles mènent doucement jusqu'à la passe de Lizarrate (1 050 m) qui permet de gagner au plus court la plaine d'Alava. Derrière le moutonnement des frondaisons se devine, à l'immense clarté du ciel, les blondes ondulations des blés.

Aux pas pressés du pèlerin, deux voies s'offrent alors à dévaler la pente vers le village prochain. La première, plus abrupte, tombe à main gauche sur Araya. La seconde, plus sinieuse, débouche à main droite sur Zalduendo. L'une et l'autre aboutissent à Salva-



La voie romaine à Ezkarrate

- | | | |
|--------------|--------------------------|--------------------|
| 1 Urbia | 9 Arbelar | 17 Apeadero |
| 2 Peru Saroi | 10 Andreatz | 18 Santi Espiritu |
| 3 Pin-Pü | 11 Aitzkorritxo | 19 Ref. San Adrian |
| 4 Pago Makor | 12 Arbelaitz | 20 Añabaso |
| 5 Azkosaroi | 13 Iraule | 21 Beunda |
| 6 Aratz | 14 Aketegi | 22 Otzaurte |
| Z. Zegama | 7 San Adrian - Ezkarrate | 15 Aitzkorri |
| B: Beasain | 8 Oltza | 16 Aiztonto Altuna |



tierra, première bastide fortifiée d'Alava, avec son hôpital. Mais des deux possibilités, c'est la seconde qui recueille la préférence des guides du XVII^e siècle, car la « pancarté » parisienne et la confrérie de Senlis tranchent toutes deux en faveur de « Soldodon ».

De là on pouvait atteindre Vitoria soit par Salvatierra et Alegria au milieu de la « Llanada Alavesa », soit par Heredia et Guevara en longeant le pied de la montagne. Mais dans l'un et l'autre cas les couplets de la chanson clament à l'unisson l'allégresse des pèlerins, trop heureux d'aborder au plat pays rassasié de promesses et de moissons :

*Près de la ville de Victoire
Ah ! Quel bonheur
de rappeler dans ma mémoire
La bonne odeur
que nous donnaient le romarin
et la lavande ;
Depuis le soir jusqu'au matin
Nous chantâmes louange.*

L'étonnement provoqué par cet accident géologique n'est pas moindre pour le voyageur qui s'aventure à Saint-Adrien en venant de Castille. Après avoir franchi le col de Lizarate il amorce une paisible descente, atténuée par les sinuosités de la « chaussée ». Bientôt le voici engagé dans le cirque insolite que décrit la doline, où la forêt, le sol et le chemin se résorbent en un mystérieux entonnoir qui dérobe à la vue l'orifice de l'ancre insoupçonné. Deux tombelles sous tumulus ont laissé sur l'herbe l'empreinte d'une ronde de fées, cercles de pierres ensorcelées ! Parvenu dans le goulet, l'œil incrédule, ébloui tout ensemble par l'obscurité et l'irradiation de la lumière, découvre à mesure qu'il avance le vallonement infini des collines et des prairies inondées de soleil, quand ce n'est pas la chape cotonneuse d'un inéluctable brouillard.

*

* *

Les sensations contradictoires produites par ce spectacle aussi impressionnant qu'inattendu devaient prendre des accents d'épopée dans le souvenir des voyageurs. La mention particulière qu'accorde au Mont Saint-Adrien la sèche nomenclature des itinéraires confirme le caractère exceptionnel de ce lieu. Ainsi la « pancarte » de 1621 note : *de Segure au Mont Saint-Adrien, II 1., qui est assez haut et passez parmi le trou de S. Adrien à Soldodon.*

L'itinéraire de Senlis renchérit sur cette singularité : « *Le mont Saint-Adrien fort haut et rède à monter. Il y a trois lieues à monter et deux à descendre. Faut passer par le trou Saint-Adrien, qui est presque au haut de la montagne, qui traverse par-dessous environ de 12 ou 15 toises de longueur, et dedans ce trou ou passage, il y a deux petits hôpitaux ou chapelle, l'un de Sain-Adrian et l'autre de Saint-Antoine ; on y vend pain et vin ; puis faut encore monter bien haut la montagne. Descente de la montagne II 1. Fin de Bisquaye et commencement d'Espagne.* »

A son tour Manier, l'alerte paysan picard, consigne ses observations en 1726 : « Nous étions pour lors au pied de la montagne Saint-Adrien. Cette montagne est une des plus hautes du monde, il faut bien deux heures pour y parvenir. Et y étant arrivés, vous voyez une pierre aussi grosse, tout d'une pièce, comme le plus gros château que l'on puisse s'imaginer, où dedans le milieu est un trou percé que l'on appelle le trou Saint-Adrien, où dedans est une chapelle et un cabaret. Et de là en bas paraît tout précipice de toutes parts. Après cela, l'on monte encore un peu et l'on entre dans un bois. En descendant ou en sortant, sur la droite se voit des montagnes rouges, de différents rouges fort curieux, qu'il semble des tapisseries des plus belles. Nous sommes arrivés à l'Aret, où nous avons couché pour chacun 2 chaves qui valent un sol ».

Que la caverne recelât à proximité de la chapelle un hospice, voire une taverne, c'est bien l'impression qui se dégage également de la chanson : ⁽²⁾

*« Quand nous fûmes à la montée
Saint Adrien est appelée
Il y a un hôpital fort plaisant
Où les pèlerins qui y passent
Ont pain et vin pour leur argent »*

Parvenue sur la hauteur, en 1679, Madame d'Aulnoy tremble de frayeur à l'idée des brigands qui eussent pu hanter ce repaire, avant de s'extasier devant l'immensité de l'horizon et la plénitude du silence ⁽³⁾

Avec la cohorte des voyageurs et pèlerins des pays germaniques que précède le chevalier Arnold von Harff vers 1499, à son retour de Compostelle, le ton change. La chaussée tout empierreée, épaulée parfois d'un remblai, souvent parementée de lourdes dalles soigneuse-

ment épannelées et appareillées, dénonce une origine fantastique. Elle devient l'œuvre des Césars. Braun ne la compare-t-il pas à la Voie Appienne : « *Via quem ad modum Appiana lapidibus strata, Romanorum Opus existimatur* ». Emporté par l'ardeur de son imagination, le savant géographe voit dans la caverne Saint-Adrien l'émule du Pausilippe napolitain. A en croire son témoignage d'innombrables graffiti en couvrent les parois. Et il ne craint pas de décerner à la passe de Lizarrate des vers qu'a inspiré le col du Brenner ! ⁽⁴⁾.

Peu à peu cependant, la rumeur qui animait ces paysages a reflué. Les cris des charretiers, le grincement des attelages, le

hennissement des montures se sont tus. L'émerveillement des voyageurs et l'émotion des pèlerins ont, à leur tour, déserté la montagne Saint-Adrien que la solitude a couvert du manteau de l'oubli. A présent, la Sierra d'Aitzkorri que veille à 1 500 m l'Ermita du Santo Cristo, le col de Lizarrate et sa légendaire Calzada, les étendues pastorales d'Urbia et le vénérable sanctuaire d'Aranzazu restent le paradis des bergers et des randonneurs basques familiers de leur montagne. On voit même des écoles gravir processionnellement les éboulis depuis le refuge Saint-Adrien pour contempler cette merveille de l'art et de la nature.



Le chemin de Castille, de Bayonne à Burgos, à travers le Guipuzcoa et l'Alava.

BIBLIOGRAPHIE

- LA COSTE-MESSELIÈRE, R. de, « Etudes et documents, A propos des itinéraires pour pèlerins », *Compostelle* n° 21 (1965), 22-23 (1966) où il est question de l'itinéraire manuscrit de Senlis (1690) et de la pancarte de Jean Le Clerc (1621).
- BONNAULT D'HOUËT, Baron de, *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle au commencement du XVIII^e siècle*, Montdidier, 1890, p. 51.
- ECHEVARRIA BRAVO, Pedro, *Cancionero de los peregrinos de Santiago, Centro de Estudios Jacobeos*, Madrid, 1971.
- VASQUEZ DE PARGA, LACARRA, URIA *Las Peregrinaciones a Santiago de Compostela*, Consejo superior de investigaciones científicas, Madrid, 1949 Asturias, 1981). Tome I, p. 435 à 456, Tome II, p. 138 et Lam. CXXXIV et CXXXV.
- Angelo MIGUEL, *La montagne basque, 300 itinéraires à travers les sept provinces*. Elkar, p. 138 à 143.

1 - Alava et Guipuzcoa furent incorporés à la couronne de Castille vers 1200. Quelques années auparavant, en 1181, le roi de Navarre Sanche le Sage baptisait du nom de Vitoria, la bourgade de Gasteiz, à laquelle il octroyait le *Fuero* de Logroño. C'est au cours du XIII^e siècle, après l'annexion à la Castille, que semble s'organiser cet itinéraire, si l'on s'en rapporte aux fondations de « bastides » que multiplie Alphonse X : Tolosa reçoit le *Fuero* de Logroño en 1256, et la même année voit la fondation de Segura et de Salvatierra, tandis que Villafranca de Guipuzcoa n'apparaît qu'en 1268. Dès 1203, Alfonde VIII avait concédé à Fontarabie le *Fuero* de Saint-Sébastien. Bayonne dont le pont sur l'Adour est mentionné en 1125, prend son essor au cours du XIII^e siècle. (cf. Jean Gautier DALCHÉ : *Historia, Urbana de León y Castilla en la Edad Media-Siglos. IX-XIII* 1979. p. 81-82.)

2 - Il n'est peut-être pas impossible d'apporter des précisions sur l'âge de cet « établissement » qui ne peut pas se confondre avec la chapelle. Rappelons la description qu'en donne un contemporain de Madame d'Aulnoy, Jouvin, dans sa relation de voyage : « L'entrée est fermée d'une porte et d'une maison, qui est une hostellerie et hospital tout seuls au-dessous de ce rocher, où il y a une petite chapelle Saint-Adrian » Il en résulte clairement qu'il existe alors deux bâtiments distincts sous la voûte du roc

S'agirait-il d'une fondation médiévale ? Nul doute que son existence n'apparaîtrait dans quelque cartulaire. Mais le lieu n'est-il pas trop âpre pour qu'une fondation charitable ait jamais trouvé le moyen d'y subsister ?

Précisément, il y a quelque raison de croire que cette « *hostellerie et hospital* » n'est pas antérieure à l'époque moderne. En effet, dans les premières années du XVI^e siècle, la Chambre de Castille eut à connaître une cause assez piquante : « Le bachelier don Martin de Astigarreta, de Segura en Guipuzcoa, désirait édifier un hôpital en el puerto de Sant Adrian, parce que, disait-il, il y en avait grand besoin pour les pauvres et les pèlerins. Mais les gens de Cegama ne voulaient pas le lui laisser construire à cet endroit, situé sur leur territoire ». En conséquence de quoi un acte émanant du *Registre General del Sello*, en date du 3 septembre 1504, donne « Ordre au Corregidor de Guipuzcoa d'aller voir sur place et, si l'endroit est convenable, de laisser construire l'hôpital sur un terrain public payé au juste prix » (extrait de « *Chemins et ponts du Nord de la Castille au temps des Rois Catholiques* », J.-P. MOLÉNAT, *Mélanges de la Casa de Velazquez*, T. VII -1971. p. 141).

Cette décision apaisa-t-elle le conflit ? L'inspection du site convainquit-elle les autorités de la nécessité d'établir un hôpital et fut-elle suivie d'effet ? Il est permis d'en douter. Car, près de vingt ans plus tard, le 24 mai 1528, l'ambassadeur de la Sérénissime auprès de Charles Quint, André Navagero, réputé pour l'acuité de ses observations, franchit le col de Saint-Adrien, en route vers Fontarabie, et ne remarque pas d'autre édifice que la chapelle : « Le 24, nous passons le Mont Pyrénée au Port de San Adrian aussi rude à monter qu'à descendre, entravé qu'il est de pierres et de boues, à quoi l'on a voulu remédier en disposant en travers du chemin des madriers et ce de telle manière qu'il eût été préférable de le laisser tel quel. Le chemin est bordé d'yeuses, chênes-lièges et tilleuls immenses et il s'y voit toutes sortes de plantes variées. On n'atteint pas jusqu'au sommet de la montagne puisqu'il y a en elle une grande cavité qui la transperce de part en part, de la longueur d'une portée d'arbalète. A l'intérieur s'écoule une source dont l'eau filtrée par les rochers d'en haut est recueillie dans une auge taillée à même le roc et en été on a l'habitude d'y poster un aubergiste. Il y a aussi une chapelle de San Adrian et je crois bien que c'est elle qui a donné son nom à la montagne. » (*Viajes de Extranjeros por Espana y Portugal*, J. GARCIA MERCADAL, t. 1, p. 874).

Objectera-t-on qu'un abri, fut-il précaire, devait être nécessaire à l'aubergiste ? Quoi qu'il en soit Navagero n'en souffle mot, et quand bien même il dût en exister un, qu'aurait-il eu de commun avec le refuge dont rêvait notre bachelier ? Saint-Adrien ne devait jamais rivaliser avec le Grand-Saint-Bernard ! Pourtant la présence d'une maison-hôpital, à pareille époque, n'a en soi rien de surprenant. Non loin de Cegama, au-delà de Santa Barbara, dans la vallée d'Agautza, voici la communauté villageoise d'Ataun. Le chef-lieu San Martin d'Ataun a un hôpital Saint-Jacques. Un chemin qui fait communiquer le littoral basque avec la vallée de l'Ebre traverse Ataun et au sud de San Gregorio franchit la Sierra de Altzania au port de Bernoa. Un minutieux inventaire de l'« *Hospital de Santiago* », dressé en 1559, énumère

entre autres richesses : « *ocho cozneos con su pluma quatro son que sirven en sus camas de dho hospital... doze plumyones... diez e siete cabeçales con sus plumas... dos sabanas de mortaja con sus listones... tajadores y seis platos de madera y un plato de estaño... diez asadores y cinco cochares e yerro y dos paletas y un padill pa sacar pescado y un yerro pa sacar berças, y dos sartenes llanos bien viejos y unos perrillos y un servidor de yerro y un candil... »*

L'image de saint Jacques veille toujours à la porte de la vénérable maison. (*Anuario de « Eusko-folklore », 1929, t. 1, p. 45*). Le fait est que la fondation se trouve ici dans le village et non dans les solitudes éventées du col. Voilà sans doute pourquoi le « *Puerto de San Adrian* » ne fit bénéficier voyageurs et pèlerins que d'une assistance saisonnière, plus propre à désaltérer le palais qu'à sustenter l'estomac, et de surcroît non gratuite, alors qu'il ne manquait pas d'audacieux pour s'y aventurer au cœur de l'hiver.

3 - Voici le pittoresque récit que donne Madame d'Aulnoy (Marie-Catherine Le Jumel de Barneville) dans sa « *Relation du Voyage d'Espagne* ». Elle fit la route de Saint-Sébastien à Galarreta (Alava) le 21 février 1679, objet de sa seconde lettre :

« ... En sortant de Saint Sébastien, nous entrâmes dans un chemin fort rude, qui aboutit à des montagnes si affreuses et si escarpées, que l'on ne peut les monter qu'en grimant : on les appelle Sierra de Sant Adrian. Elles ne montrent que des précipices et des rochers, sur lesquels un Amant désespéré se tuerait à coup sûr, pour peu qu'il en eût envie. Des pins d'une hauteur extraordinaire couronnent la cime de ces montagnes ; tant que la vue peut s'étendre, on ne voit que des déserts coupez de ruisseaux plus clairs que le Crystall. Vers le haut du Mont Saint Adrian, on trouve un Rocher fort élevé, qui semble avoir été mis au milieu du chemin pour enfermer le passage et séparer ainsi la Biscaye de la Vieille Castille.

— Un long et pénible travail a percé cette masse de pierre en façon de Voûte : on marche quarante ou cinquante pas dessous sans recevoir de jour que par les ouvertures qui sont à chaque entrée ; elles sont fermées par de grandes Portes. On trouve sous cette Voûte une Hôtellerie que l'on abandonne l'Hiver à cause des Neiges. On y voit aussi une petite Chapelle de Saint Adrian et plusieurs Cavernes où d'ordinaire les Voleurs se retirent, de sorte qu'il est dangereux d'y passer sans être en état de se défendre. Lorsque nous eûmes traversé le Roc, nous montâmes encore un peu pour arriver jusqu'au sommet de la Montagne, que l'on tient la plus haute des Pyrénées ; elle est toute couverte de grands bois de Hêtre. Il n'a jamais été une si belle Solitude : les Ruisseaux y coulent comme dans les Vallons, la vue n'est bornée que par la faiblesse des yeux : l'ombre et le silence y règnent, et les Ecos y retombent de tous côtés. Nous commençâmes ensuite à descendre autant que nous avions monté : l'on voit en quelques endroits des petites plaines peu fertiles, beaucoup de sables et de tems en tems des Montagnes couvertes de gros Rochers. Ce n'est pas sans raison qu'en passant si proche l'on appréhende qu'il ne s'en détache quelqu'un dont on seroit assurément écrasé ; car on en voit qui sont tombez du sommet, et qui se sont arrêtés dans la pente sur d'autres Rochers, et ceux-là ne trouvant rien en leur chemin, feroient mal passer le tems aux Voyageurs. Je faisois toutes ces réflexions à mon aise : car j'étois seule dans ma Littière avec mon Enfant, et la conversation d'une petite fille n'est pas d'un grand secours. Une rivière nommée Urrola, assez grosse, mais qui étoit beaucoup augmentée par les Torrens et les Neiges fondues, coule le long du chemin et forme d'espace en espace des Nappes d'eau et des Cascades qui tombent avec un bruit et une impétuosité sans pareille : cela donne beaucoup de plaisir à la vie.

— On ne trouve pas là de ces beaux châteaux qui bordent la Loire, et qui font dire aux Voyageurs que c'est le Pais des Fées. Il n'y a sur ces Montagnes que des cabanes de Bergers et quelques petits Hameaux si reculez, que pour y arriver, il faut chercher long-tems. Cependant tous ces Objets naturels, quoiqu'affreux, ne laissent pas que d'avoir quelque chose de très beau. Les Neiges étoient si hautes, que nous avions toujours vingt hommes qui nous frayoient les chemins avec des pèles. Vous allez peut-être croire qu'il m'en coûtoit beaucoup ; mais les ordres sont si bien établis et si bien observés, que les Habitans d'un village sont obligés de venir au devant des Voyageurs et de les conduire jusqu'à ce qu'on trouve les Habitans d'un autre village ; et comme l'on n'a aucun engagement de leur rien donner, la plus petite libéralité les satisfait. On adjoute à ce premier soin, celui de sonner les Cloches sans cesse, pour avertir les Voyageurs des lieux où ils peuvent faire retraite dans un si mauvais tems ; il est très rare d'en avoir en pareil en ce Pais, et l'on m'assura que depuis quarante ans les Neiges n'y avoient pas été si hautes que les nous les trouvions ; ainsi on les regardoit comme un espèce de prodige, et il se passe beaucoup d'Yvers sans qu'il gelle dans toute cette Province.

Nôtre troupe était si grosse, que nous l'aurions bien disputé à ces fameuses Caravannes qui vont à la Mèque ; car sans compter mon train et celui de Don Fernand de Tolède, il se joignit à nous proche de Saint Sébastien, trois Chevaliers avec leurs gens, qui revenoient d'une commanderie de Saint Jacques... »

Ce texte est tiré de : *Relation des Voyages d'Espagne*, avec introduction et notes par R. FOULCHÉ-DELBOSC. Paris, 1926, p. 176 à 179. Remarque : En dépit des assertions de R. Foulché-Delbosc, la réalité du voyage de M^{me} d'Aulnoy ne fait aujourd'hui aucun doute ; cf. *Bulletin hispanique*, Tome 38, 1936, *Variétés* p. 383-384.

4 - Dans la tradition basque, les constructions mégalithiques sont l'œuvre d'êtres surnaturels, « Maides » et « Mairi », ou de génies : les « Jentils », dont ils forment les maisons et les jardins secrets, quand ils ne sont pas les projectiles catapultés par un fabuleux « Roldán » doué d'une force herculéenne. Pierres levées, cromlechs et dolmens sont nombreux dans la montagne basque. Ils attestent l'intensité d'une activité pastorale plus que millénaire et jalonnent à travers les cols pyrénéens les pistes de transhumance. J.-M. de Barandiaran a recueilli la légende de la « maudite » à Cegama. Emportée par la foudre, elle file toujours sa quenouille dans la caverne d'Aketegi au sommet d'Aitzkorri. La grotte de la « Dama », reine des sorcières, s'ouvre sur la face est du pic.

— D'abondants vestiges disent la profondeur de la romanisation en Alava. Autour de Salvatierra, dans la partie orientale de la plaine, la prospection archéologique a produit une moisson épigraphique dont la qualité et la quantité ne laissent pas de surprendre. Salvatierra ne s'élève-t-il pas sur le parcours de la « Via Aquitana » ? Venant de Pampelune celle-ci emprunte le majestueux sillon naturel qui s'ouvre au pied des sierras exactement parallèles entre lesquelles serpente le *rio Araquil*. Il s'agit de la voie 34 de l'*Itinéraire d'Antonin* : « *De Hispania in Aquitanam. Ab Asturica Burdigalam* » qu'on a pu qualifier : « *autentica arteria del territorio euskaldin* » (A. RODRIGUEZ COLMENERO). D'Alava aux Pyrénées les principales étapes se laissent décliner : *Beleia* (Iruña) « *Suessatio, Tullonio, Alba, Araceli, Alantone, Pampelone, Turissa, Summo Pyreneo et Immo Pyreneo*, alias Roncevaux et Saint-Jean-le-Vieux en Basse Navarre. C'est à n'en point douter le primitif chemin « *per devia Alavae* » de l'*Historia Silense* (vers 1110), jusqu'à ce que les ambitions politiques et les conquêtes de Sanche le Grand (1004-1035) ne le dirigent vers la florissante vallée de l'Ebre, dans l'actuelle Rioja. Tous les chemins qui se

greffent sur cette épine dorsale sont des voies de communications secondaires.

— Des trois édifices préromans signalés dans ce même secteur de l'Alava, il est curieux de noter que deux se trouvent à proximité immédiate des débouchés du col de Lizarrate sur les communes de Zalduendo et d'Araya. Il s'agit de deux minuscules chapelles : San Julián et Santa Basilia d'Aistra, et San Juan d'Amamio. Un reste de tour couronne le piton de Murutegi qui se dresse au-dessus d'Araya. Au flanc de l'Aratz des gisements miniers ont sans doute fait l'objet d'une précoce exploitation.

— Ainsi tout un contexte archéologique et légendaire tisse sa trame autour de San Adrián. Cependant rien n'autorise à attribuer une origine antique plutôt que médiévale à la chaussée de Lizarrate. La seconde hypothèse liée à la création d'une ouverture vers le littoral basque, lorsque Vitoria et Saint-Sébastien reçurent simultanément de Sanche le Sage leurs « *fueros* », vers 1200, reste la plus probable des explications, d'autant plus qu'aucune trace de voie romaine n'a été relevée au-delà de Saint-Adrien en direction d'Oyarzun (*Oiason*).

— La blanche chapelle qu'abrite la cavité du Mont Saint-Adrien est moderne. Elle expose la réplique en ciment d'une Vierge de Majesté dont l'original est vénéré à Otzaurte. Chaque année les habitants de Idiazábal se rendent solennellement en « *Romeria* » à San Adrián, le troisième jour de la Pentecôte. Cette pieuse manifestation, d'autant plus fidèlement observée que s'y mêle intimement la revendication séculaire d'un droit de pâturage, s'accompagne d'un cérémonial particulier (cf. L.P. PEÑA SANTIAGO, *FIESTAS Tradicionales y Romerías de Guipúzcoa*, p. 290 à 295). Une fouille dans le remblai qui constitue au-devant de la chapelle une sorte de terre-plein contenu par le mur qui barre l'accès de la caverne, apporterait sûrement de précieux témoignages sur la fréquentation de ce « tunnel » opportunément creusé par la nature. L'accès en est aujourd'hui facilité par les chemins forestiers. Celui qui part du col d'Otzaurte conduit au refuge ou « *Venta* » de Sancti Spiritus. Celui qui monte de Zalduendo aboutit à une plate-forme de forage abandonnée, depuis laquelle on grimpe aisément à Lizarrate à travers la forêt de hêtres. On ne tarde pas à découvrir le pavé de la chaussée qui mène au col. Les inévitables pylônes qui tendent d'une crête à l'autre, au-dessus de Saint-Adrien, leurs fils, ultime hommage du monde contemporain aux intrépides constructeurs de la *Calzada*, en constituent un excellent indicateur.

COMPLÈMENTS

— Tout à fait récemment, un ami historien, D. Saturnino Ruiz de Loizaga est venu verser au dossier de Saint-Adrien l'extraordinaire document que voici, par lui découvert aux Archives vaticanes, et qui apporte la preuve de l'existence d'une fondation hospitalière dès le XIII^e siècle :

Octroi d'indulgences par le Pape Nicolas IV en faveur de l'Eglise-Hôpital de San Adrián (Cegema). Reg. Vat. voll. 44, fol. 276n.

— *Universis, etc. usque collaudetur.*

— *Cupientes itaque ut ecclesia hospitalis sancti Adriani quod clerus et populus villae de Salvatierra Calaguritanae diocesis, in loco solitudinis qui portus de sancto Adriano vulgariter dicitur, ubi transeuntibus frequenter magna pericula imminabant ad receptionem et tutelam peregrinorum, viatorum et pauperum non absque magnis sumptibus et laboribus construxerunt congruis honoribus frequentetur omnibus vere poenitentibus et confessis qui ad praedictam ecclesiam in festo ipsius Sancti causa devotionis accesserint annuatim, de omnipotentis Dei misericordia, etc., usque confissi centum dies de inniunctis sibi etc. usque relaxamus.*

Datum Romae, apud Sanctam Mariam Maiorem, XV Kalendas februarii, anno secundo (Rome - 18 janvier 1290).

(in : *Documentacion Vaticano referente al Pais Vasco y Rioja*, en *Scriptorum Victoriense* 31 - 1984 - p. 329-340).

— D'autre part, une équipe de chercheurs a entrepris de recueillir graffiti et inscriptions laissés par les voyageurs et pèlerins au Mont Saint-Adrien. (cf. Micaela PORTILLA, *Boletín de La « Sociedad Excursionista Manual Iruñerri »* de Vitoria, n^o 5, 84 et sv.) et que la Revue *Estudios de Arqueología Alavera* a donné en 1987, sous la plume de M^{me} GARCIA RETES, le condensé d'un important travail, intitulé : « *El Camino de San Adrián en la ruta jacobea. Analisis documental y arqueológico* ».

— Enfin, l'éminent chanoine J.K. STEPPE est sur le point de confier à l'Académie Royale de Belgique le résultat de ses propres investigations (à paraître dans les pages de la Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en schone Kunsten van België).

Aussi nous proposons-nous, dans une note ultérieure, d'offrir au lecteur un état de la question.



Compostelle

*Cahiers d'Études
de Recherche et d'Histoire
Compostellanes*

REVUE PUBLIÉE PAR LE CENTRE EUROPÉEN
D'ÉTUDES COMPOSTELLANES

